

Le néerlandais et l'afrikaans :

histoire d'une filiation

Les puissances coloniales européennes ont su imposer leur langue aux vastes territoires qu'elles administraient outre-mer. L'anglais, le français et l'espagnol sont ainsi devenus des langues à rayonnement mondial. Parmi les pays colonisateurs, un seul fait exception à la règle : les Pays-Bas. Contrairement au Portugal, pays de taille comparable, les Pays-Bas n'ont jamais réussi à léguer leur langue à un pays tel que le Brésil. Langue ouest-européenne d'importance moyenne, le néerlandais s'est confiné dans son espace originel.

Toutefois, il y a une partie du monde, située dans le sud du continent africain, où le néerlandais a fait souche d'une façon si irréversible que les autochtones ont fini par l'appeler tout simplement l'afrikaans.

L'Afrique du Sud s'est formée à partir de 1652, lorsque la Compagnie hollandaise des Indes orientales installa près du cap de Bonne-Espérance un poste de ravitaillement. La langue des premiers Hollandais venus s'établir au Cap ne tarda guère à subir toutes sortes d'influences. De nombreux spécialistes ont tenté d'élucider à quel moment précis et de quelle manière le néerlandais du XVII^e siècle s'est transformé en afrikaans. A présent, l'on s'accorde à penser que la métamorphose s'est opérée dans un laps de temps assez court, notamment sous l'influence des huguenots français et des immigrants allemands venus s'établir, eux aussi, au Cap. Il y a eu aussi des emprunts au khoïsan, famille de langues indigènes, et à l'idiome mi-malais mi-portugais qui, à cette époque, assumait le rôle de *lingua franca* dans la région. Quoiqu'il en soit, au début du XIX^e siècle, on dénombrait en Afrique du Sud quelque 35 000 personnes utilisant le «haut hollandais» (c'est-à-dire le néerlandais) à l'église et au palais de justice mais qui chez elles parlaient l'afrikaans. C'est miracle que ces mêmes personnes n'aient pas été anglicisées après que les Pays-Bas eurent cédé, en 1814, la colonie du Cap aux Anglais. A l'heure actuelle, 16,2 % de la population sud-africaine a l'afrikaans comme langue maternelle : 2 500 000 Blancs et - fait notable ! - 2 400 000 personnes appartenant à d'autres races (les sujets parlant l'afrikaans en Namibie et dans d'autres régions d'Afrique n'étant pas comptabilisés ici).

On aurait tort de croire qu'en cette fin du XX^e siècle l'afrikaans est au néerlandais ce que le québécois, par exemple, est au français. L'écart entre l'afrikaans et le néerlandais est trop grand pour que le premier puisse être pris pour une variante du second. Il faut, au contraire,



*André P. Brink (°1935)
lors de ses «années parisiennes».*

considérer l'afrikaans comme la cadette des langues germaniques, née loin du continent européen et de ce fait appelée à se développer en toute indépendance.

On ne saurait prétendre toutefois que les différences entre les deux langues soient telles qu'un néerlandophone risque de ne pas comprendre du tout son interlocuteur s'exprimant en afrikaans. Les marques nominales et le système verbal du néerlandais ayant été sérieusement malmenés en afrikaans, un néerlandophone aura l'impression d'entendre, au premier abord, une sorte de langage enfantin à syntaxe approximative. Rien d'étonnant donc qu'un jour l'écrivain flamand Marnix Gijsen (1899-1984) l'ait baptisé «Kindergarten-nederlands» (le néerlandais tel qu'il se parle dans les jardins d'enfants). Mais, avec un minimum de bonne volonté, on viendra sans trop de peine à bout de cette première impression de déféctuosité. Le deuxième obstacle auquel on risque de se heurter est d'ordre lexicologique et sémantique. Exigeant un peu plus d'adaptation, celui-ci n'est nullement insurmontable. Trois catégories de différences valent la peine d'être signalées :

- certains mots ont pris une autre signification. C'est ainsi que «vinnig», signifant en néerlandais «virulent, acerbe», signifie en afrikaans «rapide».
- un nombre limité de mots, pour la plupart des termes se rapportant à la faune et à la flore, n'existent pas en néerlandais. Par exemple, «gogga» (insecte), «donga» (fossé sec, créé par l'érosion), ou encore «biltong» (viande séchée, coupée en fines tranches).
- un certain nombre de néologismes, souvent d'inspiration puriste, se sont infiltrés dans la langue contemporaine. Parfois il s'agit de termes traduits de l'anglais. Exemple : «ordinateur» se dit «rekenaar» (littéralement : calculatrice) en afrikaans, alors que le néerlandais utilise «computer», emprunté à l'anglais.

Tout ceci n'empêchera pas un néerlandophone, muni d'un lexique de quelque 80 pages, de s'en sortir sans trop de problèmes dans pratiquement toutes les situations de la vie quotidienne.

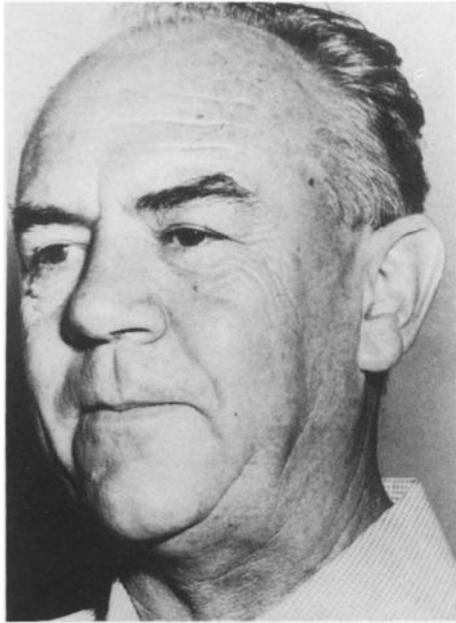
En dépit de ces différences somme toute assez mineures, l'afrikaans est perçu, tant aux Pays-Bas qu'en Flandre, comme une langue étrangère. L'éloignement dans l'espace y est sans doute pour quelque chose, mais probablement aussi les antagonismes politiques et idéologiques tels qu'ils se sont manifestés à l'époque de l'apartheid. Ce n'est pas un hasard si, en France, on a découvert les grands écrivains afrikaners Breytenbach (°1939) et Brink (°1935) au même moment, voire plus tôt qu'aux Pays-Bas. Maintenant que l'ère de l'apartheid semble révolue - du moins sur le papier - les choses se mettent, lentement, à bouger. Ces dernières années, des ouvrages d'auteurs afrikaners traduits en néerlandais se trouvent plus facilement et en plus grand nombre sur le marché. On pourrait mentionner ici, à titre d'exemples, les romans de Wilma Stockenström (°1933) et les nouvelles de Koos Prinsloo (°1957).

Il va de soi que Breytenbach et Brink ne sont pas des sommets isolés dans un pays par ailleurs passablement plat. Il s'en faut de beaucoup! La littérature sud-africaine (nous entendons par là celle écrite en afrikaans) est passionnante à découvrir, ne fût-ce qu'en raison de l'engagement dont elle est porteuse. Il est clair que cet engagement implique beaucoup plus de risques et de conséquences dans un pays tel que l'Afrique du Sud que dans nos démocraties occidentales.

La littérature afrikaner est née au début du XX^e siècle. Considéré comme le premier poème important écrit en afrikaans, *Winternag* (Nuit d'hiver) d'E.N. Marais (1871-1936) est publié en 1905. Dans la foulée des guerres anglo-boers trois autres poètes feront également parler d'eux: Celliers, Leipoldt et Totius.

Mais c'est surtout à la génération de «Dertig» - regroupant les écrivains qui débutèrent dans les années 30 - que la littérature écrite dans la dernière-née des langues germaniques doit son rayonnement international. Le chef de file incontesté de ce mouvement est N.P. van Wyk Louw (1906-1970). Ce poète au souffle puissant n'a pas encore été traduit en français que je sache, bien que son attitude complexe, qu'il définit lui-même comme une «résistance loyale» contre le nationalisme de ses concitoyens, vaille certainement la peine d'être étudiée. La poétesse Elisabeth Eybers (°1915) appartient, elle aussi, à cette génération. Lauréate du prix P.C. Hooft 1991, elle a été présentée par P.H. Dubois aux lecteurs de *Septentrion* (1991, XX, n° 4, pp. 29-32). Dans son article, P.H. Dubois explique pourquoi une poétesse s'exprimant en afrikaans s'est vu décerner un prix littéraire néerlandais. Les deux poèmes qui, à la suite de l'article, sont reproduits en version bilingue (afrikaans - français) ne donnent qu'une idée très incomplète de la précision et de la force d'expression qui caractérisent la poésie d'Eybers. Quoi qu'il en soit, l'attribution du prix P.C. Hooft à Elisabeth Eybers démontre clairement que l'afrikaans ne s'est pas complètement éloigné du néerlandais. Outre Van Wyk Louw et Eybers, il faut signaler encore D.J. Opperman (1914-1985), représentant important, lui aussi, de la littérature afrikaner d'avant 1960.

Breytenbach et Brink, de leur côté, appartiennent à la génération des écrivains qui débutèrent peu avant 1960, ce qui leur valut la dénomination *Sestigters* (ceux des années 60). Ce groupe d'écrivains s'inspirait manifestement des courants littéraires européens, mais il faudrait examiner dans un autre article pourquoi ses représentants les plus illustres

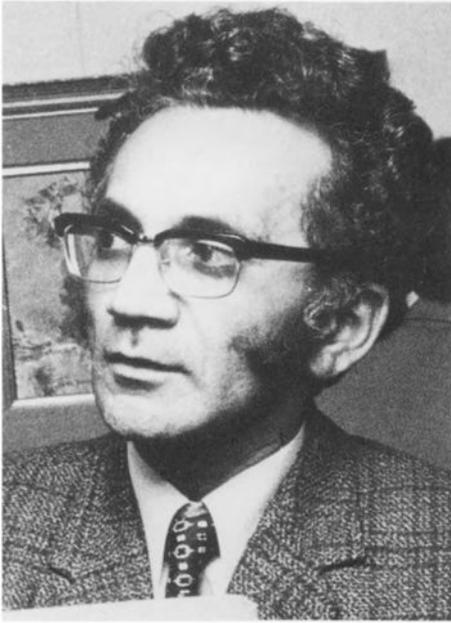


N.P. van Wyk Louw (1906-1970).

préférèrent s'installer à Paris, plutôt qu'à Londres ou Amsterdam (plus proches par la langue) et quelles influences ils y subirent. Quoi qu'il en soit, la plupart de ces auteurs eurocentriques ont contribué, de façon significative, à saper les fondements de l'apartheid.

Au cours des années 80 - l'avenir dira si le terme *Tagtigers* (dérivé de «tagtig», quatre-vingts) aura réussi à s'imposer - des écrivains de couleur commencent à se manifester de plus en plus, emboîtant ainsi le pas au *Sestiger* Adam Small (°1936), lui-même homme de couleur et auteur de *Kanna, by kô bystoe* (Kanna rentre chez lui), pièce de théâtre d'un tragique déchirant mais presque intraduisible, dans laquelle il met en scène ses congénères du Cap. A la suite d'Adam Small, diverses variantes d'afrikaans populaire se sont mises à proliférer, si bien qu'on en arrive aujourd'hui à se poser la question: «Qu'est-ce donc que l'afrikaans standard?».

Cependant, une autre question, prioritaire celle-là, mobilise actuellement les esprits au Cap: «Quelle place accorder à l'afrikaans dans la nouvelle Afrique du Sud?». La réponse à cette question devrait également intéresser les néerlandophones en Europe - et pas seulement ceux-là d'ailleurs. Les institutions européennes cherchent à promouvoir l'emploi efficace et non discriminatoire des langues des États membres, ce qui, l'on s'en doute, n'est pas une sinécure. Pourquoi autoriser le danois et l'irlandais au Parlement européen, mais en bannir, par exemple, le basque, le breton ou le catalan? Il est vrai qu'en Afrique du Sud la situation est, si possible, plus complexe encore étant donné qu'on y parle une douzaine de langues - chacune d'elles étant la langue maternelle de plus d'un million de personnes - sans qu'il soit possible de leur assigner un territoire délimité. Sur ces douze langues, il y en a une qui, à elle seule, pose plus de problèmes que les onze autres réunies: l'afrikaans, qu'une partie de la population associe, de surcroît, au régime de l'apartheid. Jusqu'ici, l'afrikaans est une des



Adam Small (°1936).

deux langues officielles du pays (l'autre étant l'anglais) mais il n'est pas exclu qu'à l'avenir il perde ce statut. Un des scénarios possibles consisterait à maintenir une seule langue officielle, en l'occurrence l'anglais, et à doter chacune des futures régions d'une deuxième langue administrative. L'anglais et le zoulou pourraient ainsi être utilisés au Natal, l'anglais et l'afrikaans dans la province du Cap, et ainsi de suite. Reste que l'afrikaans (la langue la plus parlée après le zoulou) est présent sur la quasi-totalité du territoire sud-africain et que, de ce fait, on ne saurait l'assimiler aux autres langues régionales, telles que le zoulou, le xhosa ou le sotho. Une chose est sûre : les 2 400 000 personnes de couleur qui ont l'afrikaans pour langue maternelle joueront un rôle déterminant dans le futur règlement de cette question linguistique.

Sous la pression des circonstances, tant à l'intérieur des frontières qu'à l'étranger, les usagers de l'afrikaans aspirent à une coopération culturelle plus étroite avec les néerlandophones. Ces derniers s'y intéressent maintenant davantage que par le passé. Il reste toutefois beaucoup de chemin à faire. En Afrique du Sud le néerlandais, en tant que discipline, perd du terrain aussi bien à l'université que dans le secondaire alors qu'aux Pays-Bas et en Flandre l'afrikaans est tout simplement absent des programmes. Pour ce qui est de l'intérêt que les néerlandophones portent à la littérature afrikaner et inversement, là aussi beaucoup reste à faire. Bref, la conclusion s'impose : si le néerlandais et l'afrikaans ne sont pas devenus tout à fait étrangers l'un à l'autre, il n'en demeure pas moins que les liens qui continuent à les unir se sont passablement relâchés.

JAN DELOOF
Publiciste.

Adresse : Lindelaan 25, B-8550 Zwevegem.
Traduit du néerlandais par Urbain Dewaele.

